

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1462

Artikel: Un livre fait connaître l'art moderne et contemporain au féminin
Autor: Corboz, Noëlle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



DR

Pipilotti Rist à Times Square, New York.

Un livre fait connaître l'art moderne et contemporain au féminin

NOËLLE CORBOZ

Dans le numéro de décembre, nous présentons le livre *Art and Feminism* publié chez Phaidon. Vaste réflexion, en anglais, sur le rapport de l'art et du féminisme des années soixante à aujourd'hui. Les éditions Taschen offrent, en français, avec *Women Artists : femmes artistes du XX^e et XXI^e siècle*¹, un survol général de l'apport des femmes, féministes et non féministes, dans le monde de l'art. Ce livre conçu sous la direction de Uta Grosenick, conservatrice indépendante basée en Allemagne, propose le postulat suivant : les artistes femmes contribuent à parts égales à l'évolution artistique. Mais l'histoire encore empreinte de la prédominance masculine amène la nécessité d'une relecture de l'histoire et de ce fait la sortie d'ouvrages consacrés uniquement aux femmes.

Cependant, sous cette appellation «art des femmes» se cachent autant de tendances (figuratives, abstraites, conceptuelles), de choix de médiums (peinture, photographie, installation, collage) que de femmes. Il ne s'agit donc pas de réduire l'histoire de l'art à une lecture sexuée, mais bien au contraire, d'en montrer la richesse et la complexité, sous l'étiquette commune, de «femmes artistes». Cet ouvrage adopte une excellente approche de l'art moderne et contemporain et une occasion de découvrir que bien des femmes sont très présentes dans des courants importants auxquels sont souvent automatiquement associés des noms masculins. Le Pop art, assimilé à Andy Warhol, compte aussi Niki de Saint Phalle, Fluxus, lié au nom de Joseph Beuys, comporte aussi les activités de Yoko Ono et Carole Schneemann et au Body Art, souvent réduit au seul nom de Vito Acconci, peut être associé le nom de Hannah Wilke. Pour éviter le classement des artistes dans un courant ou une école qui serait réducteur, l'auteure présente les nonantre-trois artistes dans un ordre chronologique. De Marina Abramovic à Andrea Zittel, quatre pages sont consacrées à chacune avec un texte de présentation et un support iconographique conséquent. ♦

¹Women artists : femmes artistes du XX^e et XXI^e siècle. Köln, Taschen, 2001, 576, p. 50 fr.

«8 femmes» : misogynne et homophobe !

NADIA LAMAMRA

En sortant du film de François Ozon, je l'avais trouvé si mauvais, si ouvertement misogynne et homophobe (eh oui, il ne suffit pas de mettre en scène des lesbiennes, pour que le film devienne «politiquement correct» !), que j'avais renoncé à en faire un compte rendu. Celui-ci se serait limité à un «N'allez pas voir *8 femmes*, vous perdrez assurément votre temps !» Mais en laissant traîner une oreille dans un bistrot lausannois du côté d'une tablée de cinquantenaires, j'ai entendu pourquoi ces messieurs avaient adoré le film : «J'suis allé voir *8 femmes*, c'était génial ; toutes des salopes [sic], toutes plus salopes les unes que les autres [resic].»

Voilà donc ce qui plaît tant à la critique et aux spectateurs : pouvoir aller au cinéma pour qu'enfin on leur confirme que les femmes sont bien ce qu'on en pense depuis longtemps, mais qu'on hésite aujourd'hui davantage à verbaliser : «Toutes des salopes, sauf...» Les spectatrices ne sont pas en reste, tant les femmes ont intériorisé le sexisme et se réjouissent de ces tristes portraits !

Avec ce film, on se retrouve plongé au cœur de la domination masculine, là où les femmes sont clairement divisées entre mères et putains ! Sauf qu'ici ne sont représentées que les «salopes», mais dans toute leur diversité : celle qui l'est ouvertement (l'ancienne prostituée, danseuse de cabaret), celle qui s'en cache (la bourgeoise, digne mère de famille), celle qui l'est par sa condition sociale (la femme de chambre), ou par sa condition de femme sans homme (la vieille fille). Tous les personnages d'un mauvais vaudeville se débattant dans une histoire sans intérêt, pimentée par des parties musicales à la limite du ridicule (Catherine Deneuve se déhanchant avant de s'enrouler dans les rideaux frise le pathétique).

Comme dans tout vaudeville, il faut des coups de théâtre pour faire avancer l'intrigue : cette fonction sera remplie par la révélation de l'homosexualité de trois des personnages (les deux domestiques et l'ancienne prostituée). A croire que l'homosexualité est contagieuse ! Dès que la première femme se dévoile, toutes les interactions deviennent ambiguës. Un parfum sulfureux enveloppe l'intrigue, le tout filmé par une caméra voyeuse, digne des scènes saphiques du pire «film de charme». Comme le dit François Ozon dans une interview accordée à Michèle Manceaux : «J'aime beaucoup les relations lesbiennes, toutes les scènes entre femmes où il y a un truc de sexualité [...] entre femmes, la sexualité me touche davantage, c'est plus excitant à filmer». Le cinéaste n'aime pas ou ne respecte pas les lesbiennes, il se complaît dans son rôle de voyeur mâle. D'ailleurs, dans la bonne veine homophobe, il considère que l'homosexualité n'est qu'un pis-aller : dès que son personnage de cuisinière a annoncé son homosexualité, Firmine Richard poursuit en fredonnant «Plutôt être avec un chien, que seule». Ça résume tout...

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette mauvaise plaisanterie, mais je m'arrêterai là. François Ozon a déclaré dans les médias vouloir rendre hommage à ces huit merveilleuses actrices (neuf, car on n'en a jamais assez, aussi nous gratifie-t-on encore d'un portrait de Romy Schneider). Un hommage vibrant, comme seul peut le faire un homme qui souhaite rappeler aux femmes leur place dans la société et qui trouve un écho tout favorable chez ces autres hommes qui ont peur de l'émancipation des femmes. Merci pour cette démonstration d'antiféminisme, on n'a jamais fini d'apprendre ! ♦